IV.

SÉANCE DU SAMEDI 11 AVRIL 1992

Président : M. D. BRIQUEL
(Séance gréco-latine)

Après avoir accueilli les Hellénistes, l'Administrateur général, M. A. MICHEL, annonce le décès de J. PERRET, qui fut le maître d'un grand nombre de membres de la Société. Après avoir salué en lui un professeur dont la pédagogie fondée sur la compréhension permettait un progrès authentique, un défenseur de nos études soucieux de représenter le Latin dans sa dignité, un chrétien au sens le plus intense, comme son maître Augustin, en même temps qu'un virgilien, M. A. MICHEL demande à sa mémoire une minute de silence.

M. P. HADOT s'associe à l'évocation faite de J. PERRET par A. MICHEL et donne la parole à M. B. FLUSIN pour la communication grecque. Vient ensuite la partie latine de la séance. M. BRIQUEL dédie sa communication à J. PERRET.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. B. FLUSIN, *Une littérature censurée : l'hagiographie palestinienne des V^e^ et VI^e^ siècles.*

La brillante hagiographie qui fleurit dans la Palestine byzantine présente une particularité remarquable : si les saints moines orthodoxes se succèdent sans interruption depuis l'arrivée d'Euthyme à Jérusalem vers 405 jusqu'à l'époque arabe, la production hagiographique, elle, semble s'interrompre entre la Vie de Mélanie, écrite vers 439, et l'œuvre de Cyrille de Scythopolis au milieu du VI^e^ siècle. Ce phénomène s'éclaire si l'on examine un petit corpus de textes hagiographiques écrits de part et d'autre de l'an 500, textes perdus en grec, mais conservés dans d'autres langues.

Trois de ces œuvres sont dues à Jean Rufus, prêtre d'Antioche, moine en Palestine, puis évêque de Maïouma de Gaza : deux sont consacrées à son maître, le prince Pierre l'Ibère, moine, puis évêque de Gaza, — les *Plérophories* et la *Vie de Pierre l'Ibère* —, la troisième étant un court récit sur la mort de Théodose, évêque monophysite de Jérusalem. Les autres pièces ont été composées par Zacharie le Scholastique, un avocat de Constantinople originaire de Gaza : il s'agit de trois courtes Vies écrites à Beyrouth en 491-492 (*Vie d'Isaïe de Gaza, Vie perdue de Théodore d'Antinoé, Vie de Pierre l'Ibère*, dont il ne reste que quinze lignes), et d'une œuvre de grande importance, datée de 512, la *Vie de Sévère d'Antioche.*

Avec les saints célébrés par ces pièces — Isaïe de Gaza, mais surtout Pierre l'Ibère, Théodose de Jérusalem, Sévère d'Antioche —, nous avons affaire à l'état-major d'un parti, le parti anti-chalcédonien, qui, peu après 451, semble l'emporter parmi les moines de Palestine avant de perdre progressivement son influence avec la fin du siècle. La circulation des textes est tributaire de l'histoire du parti auxquels ils sont liés.

L'histoire du corpus hagiographique en question revêt deux aspects : reflux en grec; diffusion dans d'autres langues. Pour le domaine grec, il faut tenir compte d'une censure officielle (en 536, décret du patriarche Ménas et novelle 42) qui s'en prend à la littérature monophysite. Dans certains cas, nous pouvons observer plus concrètement ce qui se passe. Ainsi, Jean d'Éphèse, dans ses Vies de saints orientaux, raconte comment un noble monophysite, Thomas l'Arménien, dote d'une bibliothèque le monastère qu'il fonde vers 524, et comment il est contraint de se réfugier dans les montagnes devant les persécutions du patriarche d'Antioche Éphrem. Plus topiquement, pour nos textes hagiographiques, deux faits positifs doivent être notés : à la fin du VI^e^ siècle, à Antioche, Évagre le Scholastique lit encore en grec certaines œuvres de Zacharie; dans un papyrus égyptien du VII^e^-VIII^e^ siècle,

qui contient une liste de livres, l'éditeur propose de reconnaître une mention de la *Vie de Pierre* par Jean Rufus (βιβλίον ἔχον τὸν βίον τοῦ ἁγίου Πέτρου Ἰ[βηρος] καινούργιον). Après cette date, nous perdons la trace de ces œuvres en grec, tandis qu'elles nous sont conservées dans d'autres langues. En copte, nous avons la mention d'une traduction des Plérophories. Mais ce sont surtout des traductions syriaques, datables de la première moitié du VI[e] siècle, qui préservent pour nous l'image très précise de ces textes. La tradition directe est mince (deux manuscrits conservés), mais elle est l'indice d'une diffusion plus importante.

La conservation en syriaque d'œuvres monophysites est un phénomène général. Pour nos textes, il faut prendre garde à un fait plus accidentel : la traduction de la *Vie de Pierre l'Ibère* par Jean Rufus en géorgien. Cette traduction, qui s'explique par les liens entre Géorgie et Palestine, a dû être faite sur le syriaque. Elle s'accompagne d'un remaniement profond : coupes, additions, substitutions, concourant à faire de Pierre l'Ibère un saint orthodoxe. En même temps, la liste des ancêtres royaux de Pierre, qui ne correspondait plus à la liste canonique connue à partir du VII[e] siècle, a été retouchée. La traduction géorgienne, de ce fait, est un bel exemple du travail d'un remanieur.

Le corpus que nous étudions n'est pas intéressant simplement par sa diffusion. Il est important aussi pour l'histoire de l'hagiographie. Il faut remarquer tout d'abord le haut niveau littéraire de ces textes, qui laisse bien augurer de la science des hagiographes. Pour Zacharie le Scholastique, nous avons la chance de pouvoir dresser un tableau précis de ce que furent son éducation et sa culture, tant profane que privée, et il ne fait pas de doute que ce personnage appartient aux milieux les plus cultivés de l'Empire. De telles constatations invitent à reconsidérer les rapports entre l'hagiographie monastique et la littérature savante.

Enfin, la prise en compte de ces textes chassés du grec permet de retracer avec une meilleure précision l'histoire de l'hagiographie palestinienne. Il apparaît clairement que les auteurs monophysites sont les héritiers des hagiographes préchalcédoniens. Ils sont même leurs seuls héritiers, puisqu'on ne trouve pas, pendant longtemps, d'hagiographie chalcédonienne en Palestine. Quant, au VI[e] siècle, l'orthodoxie l'emporte définitivement parmi les moines palestiniens, ceux-ci se trouvent, pour effacer le souvenir d'une période gênante, devant une double tâche : éliminer les textes monophysites, mais aussi produire une hagiographie chalcédonienne qui vienne combler le vide ainsi créé. Ce sera l'œuvre de Cyrille de Scythopolis qui, vers 550, écrit la Vie de saint Euthyme, dont le héros, d'une inébranlable orthodoxie, a vécu opportunément dans le désert de Juda de 405 à 479. Avec cette œuvre, les moines de Palestine se reconstituent un passé, s'imaginent une généalogie. L'hagiographie monophysite, trace d'une époque qu'on renie, peut être maintenant oubliée.

II. — M. D. BRIQUEL, *Virgile et les Aborigènes* (texte publié dans le présent volume).

L'Administrateur remercie M. BRIQUEL pour l'élégance et la richesse de cette communication qui lui a semblé très convaincante.

M[lle] J. DANGEL fait remarquer qu'au livre VIII Virgile reprend la tradition, qui n'est pas la plus commune, selon laquelle les Arcadiens descendent par Mayia du dieu Mars : il n'y a pas là, d'après elle, influence de Varron mais d'Accius. Elle y voit un élément supplémentaire de la volonté virgilienne d'insister sur la tradition italique.

M. P. FLOBERT remercie M. BRIQUEL pour sa vision beaucoup plus nuancée de l'historiographie latine et des antiquités : au lieu de tout rapporter à Varron, il a mis en évidence l'indépendance de Virgile grâce à l'existence d'autres sources. Il signale par ailleurs que l'étymologie *ab-origine* est impossible à cette époque.

M. D. BRIQUEL lui oppose qu'il s'agit peut-être d'une par-étymologie ou d'une étymologie populaire : Pline désigne les Tyriens comme les Aborigènes des Carthaginois. De même Lycophron parle des *Boreigonoi*. Il souligne également que les textes subsistent à l'état de fragments souvent très modifiés (notamment par les Pères de l'Église).

M. A. GRANDAZZI remarque l'urgence d'une telle enquête à un moment où l'on prend conscience de similitudes troublantes entre le Latium et la Sicile : en présence de deux interprétations divergentes, Aborigènes autochtones ou venus d'ailleurs, sommes-nous en face d'une tentative de synthèse virgilienne ou, au contraire, d'un silence de Virgile qui n'emploie pas le mot Aborigène mais se contente d'allusions au *Pater Sabinus* (cf. Varron) et aux *ab origine reges*? La même ambiguïté se retrouve à propos de la ville de Latinus, qui n'est pas nommée car là aussi les traditions divergent. Quant à Lycophron qui conçoit les *Boreigonoi* comme premiers, il s'appuie selon lui sur une tradition latine authentique, comme le rappelle l'ouvrage d'ERNOUT-MEILLET : *Aborigines* est un nom de peuple ancien sans doute déformé par la tradition populaire, mais peut-être aussi par les Grecs.

V.

SÉANCE DU SAMEDI 16 MAI 1992

Président : M. D. BRIQUEL

Le Président, tout en déplorant la coïncidence de cette séance avec la tenue de beaucoup d'autres réunions, salue la présence parmi l'assistance d'éminents spécialistes venus de pays étrangers et s'en félicite pour les études latines et notre culture.

L'administrateur, M. A. MICHEL, s'associe à ces propos; il annonce qu'une messe à la mémoire de M. J. PERRET sera célébrée par le P. TESTARD, dans le cadre de la Société des Études Latines, le 13 juin, à 19 h 30, à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Il rappelle qu'à la différence des années précédentes il n'y aura pas de voyage organisé en juin pour les membres de la Société, mais qu'il sera remplacé par la visite, au mois d'octobre, de l'Exposition consacrée consacrée aux Étrusques. Il donne ensuite la parole à M^lle^ LOUPIAC pour la première communication.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M^lle^ LOUPIAC, *Le « labor » chez Virgile : essai d'interprétation* (texte publié dans le présent volume).

Le Président, M. BRIQUEL, remercie M^lle^ LOUPIAC pour cet excursus dans l'œuvre virgilienne. Il se dit impressionné par la richesse et les facettes du thème choisi et se déclare surtout sensible à la finesse dans l'analyse des rapports entre Virgile et Auguste : il ne s'agit pas de propagande, comme on l'a souvent dit. L'analyse du thème de l'Âge d'Or lui semble également intéressante, notamment par les contradictions apparentes qu'elle révèle entre les aspects de Saturne.

Le P. TESTARD trouve cette communication très intéressante par le fond et très agréable par la forme et demande si la pédagogie de l'effort dans les *Géorgiques* est à mettre au compte d'une opposition entre Virgile et les philosophes.

M^lle^ LOUPIAC répond que, sans vouloir entrer dans les détails, elle a seulement rappelé que Lucrèce et Sénèque dans les *Lettres à Lucilius* condamnaient les *artes* comme des produits et des instruments de la cupidité. Le P. TESTARD fait pour sa part le rapprochement avec le *De Prouidentia*. Il voit par ailleurs dans le parallèle entre la fin de l'*Églogue* IV où l'enfant sourit à sa mère et le vers 435 du chant XII de *l'Énéide* où l'enfant est avec son père la preuve de l'évolution signalée.